

# La mort de Claude

Autor(en): **Steullet-Lambert, Anne-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555333>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# La mort de Claude

*par Anne-Marie Steullet-Lambert*

C'était un matin de juillet. La nouvelle se propagea rapidement, «comme une traînée de poudre» devaient écrire les chroniqueurs, même s'ils n'en avaient jamais vu.

Au village, les femmes tôt levées s'interpellaient d'une maison à l'autre en ouvrant les volets :

— Vous savez ce qu'il est arrivé à Claude Charpentier, le fils à Félix?... Quelle horreur!

— Hé bien, qui est-ce qui aurait cru une chose pareille? ajoutait l'une.

— Un garçon si bien, soupirait l'autre.

— Dites, sa femme, ça lui fera un coup!

Il faisait très chaud depuis plusieurs jours; les nuits étaient moites. Un vent du sud soulevait la poussière des routes et des bouffées d'air lourd, presque irrespirable. Les gens se plaignaient de ne pas dormir; ils souhaitaient un orage, quelque pluie. Cet été brûlé de soleil n'annonçait rien qui vaille. Plus tard, les villageois ne manquèrent pas de faire des rapprochements entre ce temps bizarre et l'événement qui bouscula leur train-train quotidien.

Taciturnes, les hommes quittèrent leurs maisons pour se rendre au travail. Les femmes s'empressèrent de saisir un arrosoir ou un balai et de descendre au jardin ou sur le pas des portes. Bientôt, des attroupements se formèrent ici et là au gré des quartiers.

Celles qui ignoraient encore la nouvelle l'apprirent ainsi par des voisines. L'alerte avait été donnée au lever du jour par l'ambulance qui traversait le village d'aval en amont. Fait insolite, un matin d'été, cette voiture à sirène !

— Sous le train ! s'exclamait-on.

— Sous le train, c'est incroyable, répétaient les commères.

— Juste à l'entrée de la forêt, vous voyez... là où ce pauvre Claude allait se promener avec son chien...

Les groupes discutaient au soleil puis se disloquaient. On parlait d'« accident » avec une pudeur ostentatoire en pensant à un suicide. Les plus curieux se rendaient sur place à pied — c'était plus discret — par des chemins de traverse. Parfois, ils se rencontraient au détour d'une haie vive ou au bout d'un haut champ de blé, étonnés d'avoir eu la même idée, un peu gênés de leur curiosité morbide. Ils soulevaient les épaules, échangeaient deux mots : c'est bête ! en guise d'allusion à la mort.

Puis ils cheminaient ensemble en parlant du temps auquel ils imputaient le malheur de Claude Charpentier. Il fallait bien trouver un responsable ! « Et ce pauvre Claude... avec ses nerfs malades... il rongait son frein, voyez-vous, le vent de la montagne n'était pas bon pour lui... » Pour l'heure, on n'alla pas plus avant dans les supputations. On y viendrait plus tard, après l'enterrement. On a de la décence quand il s'agit de la mort.

Revenus au village, les curieux racontaient ce qu'ils avaient vu. Peu de choses, du moins étaient-ils avares de mots. Ils parlaient d'un choc épouvantable, de taches de sang, de lambeaux de chemise. Soudain, ils se taisaient comme perdus dans une méditation et les gens n'osaient plus poser de questions.

— En plein été, lança quelqu'un, en plein été...

— Il aimait tant la belle saison, c'est à n'y rien comprendre, dit un copain de Charpentier.

— Oh, reprenait-on, c'est sûrement à cause de cette affaire de musique.

Claude Charpentier était musicien. Au village, ses talents faisaient le bonheur des fêtes paroissiales, des petits bals et des réceptions à la mairie.

Dans sa jeunesse, il avait étudié le piano au conservatoire ; on l'entendait jouer des heures durant dans la vieille maison de ses parents. Les villageois étaient fiers qu'un des leurs jouât d'un si noble instrument dans la commune. Quand ils parlaient de leurs gens au service militaire ou ailleurs, ils ne manquaient jamais de faire savoir l'existence d'un pianiste, un vrai, vivant parmi eux. Il faut dire que Claude Charpentier s'était acquis toutes les sympathies en prêtant son concours à la vie locale.

C'était un homme de taille moyenne, à toison noire, jovial autrefois, simple et souriant en toutes circonstances. Il avait remporté quelques prix à la Radio et dans les grandes villes ; on avait pu lire l'écho de ses succès dans la presse qui publiait également sa photo. Et puis, on ne sait trop pourquoi, sa carrière musicale avait tourné court après une dizaine de concerts : les grands chefs et les orchestres importants ne l'appelaient plus. Ces dernières années, Charpentier donnait des leçons à domicile et dans la ville voisine, mais sa bonne humeur s'étiolait.

Les gens du village l'invitaient souvent le soir avec Claudia, sa femme, à boire un verre au jardin. On bavardait sous le tilleul. Le musicien, prévenant, s'inquiétait :

— Mon piano ne dérange-t-il pas le sommeil des enfants ?

— Non ! disaient les voisins, nous aimons l'entendre...

Peut-être donnerez-vous le goût de la musique aux petits ?

— A moins que je ne les décourage avec mes exercices, rétorquait le pianiste.

On riait, on plaisantait. Dès ce dernier printemps, les villageois avaient remarqué l'air désabusé de Claude. Son comportement changeait ; un ressort, l'enthousiasme s'était-il rompu ? A la veille de la quarantaine, il tenait des propos las et ambigus comme s'il avait raté sa vie.

— La musique, vous savez, c'est difficile... Il faut être entouré, sinon, on vous oublie. La musique, la musique... disait-il, les yeux embués, sans terminer sa phrase.

Il n'allait pas plus loin ou alors enchaînait sur un autre sujet. On savait vaguement qu'il se soignait pour les nerfs, notamment par des séjours de cure en montagne. Une fois, mais une fois seulement, il avait laissé échapper l'annulation d'un contrat passé avec une maison de disques. C'était à cela que faisaient allusion les gens quand ils évoquaient «cette histoire de musique», celle qui revenait maintenant dans les conversations. En somme, on savait peu de choses de la vie du pianiste; il était discret. Sa mort subite laissait perplexe.

On se préoccupa de l'enterrement en imaginant que tous les musiciens de la terre se déplaceraient. Il fallait «être à la hauteur», comme disaient nos villageois, avec un beau morceau de fanfare en l'honneur de leur pianiste. On convoqua «L'Harmonie» pour la répétition d'une marche, funèbre à souhait. Ce fut une catastrophe, le cœur n'y était pas.

— Si vous croyez que c'est facile de jouer pour quelqu'un de la famille... disaient les musiciens!

Entre eux, ils s'entendaient à ce propos.

Au cimetière, il y eut un discours, beaucoup de larmes et de fleurs, mais peu de musique. Claudia, la jeune veuve (que pouvait-elle avoir, trente ans?) très digne, toute droite dans une simple robe de coton gris, sans gants ni coiffure, recevait des condoléances embarrassées comme si la mort délibérément choisie compliquait les sentiments et les usages. Ce fut ce qu'il est convenu d'appeler un bel enterrement: tout le village était là, les élèves du défunt pianiste, des groupes d'étrangers venus en autos sans compter les gens descendus du train.

Ah, ce train! Durant les jours qui suivirent, c'est du train qu'il fut question ou plus précisément du sifflement de ce maudit train. Les villageois furent unanimes sur un point. Ce fameux matin de juillet, le train sifflait plus longuement que d'habitude et le vent du sud apportait distinctement le signal jusqu'au

village distant d'un kilomètre à vol d'oiseau du lieu de l'accident. Plusieurs mois passèrent — et d'autres vents — sans dissiper l'attention des plus émotifs au passage du premier train matinal. Le sifflement prétendu lugubre et lancinant prit une ampleur démesurée dans les imaginations.

Au village, les plus âgés disaient encore «accident», les autres, moins réservés, parlaient ouvertement de suicide. Le maire et la police avaient été avertis le jour même de la mort de Claude Charpentier, puis la rumeur courut qu'il avait mis fin à ses jours. Des femmes rêveuses ne prononcèrent jamais le mot fatidique, pour elles, le pianiste «s'était pris la vie». La mort leur semble ainsi moins terrible.

Après l'enterrement, l'orage du lendemain — arrivé trop tard, celui-là, à la manière d'un salvateur manqué — et les visites à la veuve, les élucubrations s'échafaudèrent sur les causes de cette mort énigmatique. En quittant le cimetière, l'instituteur glissa à l'oreille du maire, sans trop de précautions :

— Dites, vous ne pensez pas qu'il y a une histoire de femme, là-dessous ?

C'en fut assez pour mettre le village en émoi. On commença à chercher du côté de Mme Charpentier, une danseuse, dont on ne connaissait rien du passé, vous imaginez ! Elle dirigeait une école de ballets en ville ; on la voyait moins que son mari au village. On savait, par le chef de gare, qu'elle prenait souvent un billet pour Paris ou Genève. Quoi encore ? Discrète (ou distante ?), souriante, la démarche dansante, elle ne se distinguait que par des accoutrements excentriques : châles à franges, robes longues, lunettes noires. Maintenant, elle ne portait pas le deuil ! A peine une petite robe grise pour le cimetière et les autres jours, des habits voyants.

Les gens surveillaient sa maison. La lumière restait-elle allumée très tard, une voiture y venait-elle ? Les voisins observaient et racontaient. Il y eut plus grave. Mme Charpentier reçut des téléphones anonymes, des lettres sans signature, des visites

inopinées à neuf heures du soir sous prétexte d'une collecte. Des familles retirèrent leurs filles de son école de danse.

Seul ce dernier fait affecta la danseuse. Aux allusions de l'épicière, elle ne répondit pas, sauf par un vague :

— Il ne faut pas tout écouter, Madame !

C'est au café qu'un véritable roman prit forme. Les hommes, incorrigibles bavards, mettaient bout à bout, soir par soir, des allégations plus ou moins gratuites sur la vie de la veuve. En ville, à midi, elle mangeait à la table d'une poignée de musiciens, jeunes professeurs, étudiants...

— Des gens de gauche, susurrant l'instituteur d'un air entendu.

— Oh, reprenait un conseiller de paroisse — chrétienté oblige ! —, ils ne sont pas plus mauvais que d'autres !

— Mais ils ont de ces allures... renchérisait le gros boucher qui ne les avait jamais vus.

— Là n'est pas la question, tranchait le savant enseignant, il faut voir cette femme seule parmi ces beaux parleurs et encore après la mort de son mari, ce n'est pas sa place. D'accord, elle les rencontrait avant, mais au moins il le savait. Maintenant, voyez-vous...

On voulut trouver une famille à Mme Charpentier. Le secrétaire communal tenait tous les renseignements sur les habitants ; il rapporta que la dame était une enfant illégitime, sans frère ni sœur, ce qui aggravait évidemment son cas. Une tante lointaine l'aurait élevée en France d'où la jeune danseuse serait venue à Bâle après avoir séjourné en Amérique du Sud.

— En Amérique ! Et encore du Sud ? relevait un riche paysan.

Vraisemblablement, une autre Amérique aurait constitué une garantie de passé honorable à la veuve, cependant, on se gardait d'en dire davantage. La sommelière entendait tout et se taisait. Un soir, révoltée par la tournure des sempiternelles discussions légèrement enivrées, elle interpella ses clients :

— Vous êtes dégoûtants ! Laissez-la donc tranquille, elle ne vous fait aucun mal.

Le patron apprit la chose, morigéna la serveuse. Dans son établissement, on ne devait pas houspiller les notables. La fille fit ses bagages. Depuis ce jour, les clients ne parlèrent plus de M<sup>me</sup> Charpentier.

Il n'est pas aisé d'être jeune veuve, presque inconnue, dans un village, et qui plus est, veuve d'un pianiste tué par un train, un matin d'été.

L'hiver s'était installé, blanc, crissant sous les semelles, rameutant les villageois pour les répétitions théâtrales et les cafés kirsch dans les cuisines du samedi soir. Claude Charpentier leur manquait ; chaque année, il leur donnait un coup de main pour la mise en scène. La chorale du village s'attelait à « Drame sous les toits », pièce en trois actes, qui capotait à toutes les lignes dans la bouche des comédiens amateurs. Le président de la société s'arrachait les cheveux, rien ne tournait rond. Un soir, au beau milieu d'une répétition désastreuse, on se concerta.

— M<sup>me</sup> Charpentier s'y connaît, dit l'un, elle accompagnait parfois son mari et elle lui donnait des idées, vous vous souvenez ?

— C'est trop tôt, fit le président de la chorale, elle est en deuil.

— Moi, je trouve que ce serait sympathique de l'inviter, avança le secrétaire de la société, Pierre Dumont, elle verrait que nous ne l'oublions pas et... elle nous rendrait un fichu service !

Pierre travaillait dans une banque en ville ; de tous, c'est lui qui était le plus proche des Charpentier, car il avait été camarade d'école puis ami de Claude.

On tergiversa un moment en voyant bien qu'on finirait par solliciter les connaissances scéniques de la danseuse.

— De toute façon, elle vit comme avant l'accident, dit un vétéran. C'est la vie, que voulez-vous !

Le secrétaire fut chargé de faire la démarche.



Claudia Charpentier le reçut vers la fin de l'après-midi, le surlendemain. Il faisait déjà nuit, la maison était pleine d'ombre. La jeune femme s'excusa: elle venait de rentrer, le feu s'était éteint. Elle alluma deux petites lampes aux angles de la pièce, ranima le feu dans la cheminée, offrit une boisson au visiteur:

— Chaude ou froide?

Elle allait et venait, amaigrie, constata Pierre, enjouée pourtant, aimable comme à l'accoutumée.

— Vous savez, reprit-elle, je ne reçois pas souvent, on ne vient guère me voir. D'ailleurs mon travail me fatigue et le soir, je me couche tôt. Votre visite me fait plaisir, de quoi s'agit-il?

Pierre pensa qu'elle n'y allait pas par quatre chemins et son attitude lui plut. « Une femme qui sait ce qu'elle veut! » releva-t-il pour lui-même.

Le secrétaire de la chorale expliqua l'objet de sa visite en priant M<sup>me</sup> Charpentier « d'accepter, car, n'est-ce pas, dans une petite localité, on doit tous s'épauler... et ses connaissances du spectacle leur seraient si précieuses... et l'absence de Claude... »

« Zut, pensa le visiteur en se taisant soudain, suis-je stupide! Il ne fallait pas évoquer le nom du disparu. » Il bafouilla, tandis que la jeune femme lui tendait un verre. Elle n'avait, semblait-il, pas prêté beaucoup d'attention aux explications du quémandeur. C'est elle qui vint à la rescousse:

— Mon mari est toujours présent, je vis comme s'il devait rentrer. Voyez...

Elle désignait le grand piano ouvert. Pierre n'y avait pas prêté attention. Il regardait, décontenancé, se surprit à renifler, attendait en poursuivant ses pensées: « Je suis un intrus, quelle sottise! »

Quelques minutes de silence, le feu brillant, le sourire de M<sup>me</sup> Charpentier, tout tournait vite devant les yeux du jeune homme. Elle parla la première, d'une voix calme qui effaçait le côté pénible de la situation:

— Je viendrai. Non pas poussée par ce que vous appelez mes connaissances de la mise en scène ni tellement motivée par

l'aide que nous nous devons mutuellement dans un village. Je viendrai, si je puis vous être utile, parce que vous êtes quelques-uns qui avez foi en ce que vous faites.

Pierre, bouche bée, n'en revenait pas.

— Merci, commença-t-il...

Claudia poursuivait :

— C'est important de croire, d'entreprendre des choses ; quand des gens assez enthousiastes pour se lancer dans une aventure, quelle qu'elle soit, tentent de la mener jusqu'au bout, ils méritent un coup de main. Donc, je viendrai. Il faut cependant que je consulte mon horaire très chargé ces temps-ci. Je vous donnerai réponse quant à mon temps disponible. Revenez me voir... et puis... je vous proposerai, enfin... nous verrons cela... j'ai une idée.

Elle souriait. Pierre admirait ses yeux bleus et ses cheveux sombres. Qu'elle paraissait menue dans son chandail et son pantalon noirs !

Claudia se leva pour saisir la bouteille :

— Encore un verre ? questionnait-elle.

Sans attendre, elle remplit les verres et se lança dans une espèce de soliloque .

— La vie est si courte et les vraies rencontres si fragiles... Voyez-vous, l'existence ressemble à la danse. Beaucoup de travail et d'obscurités misères pour un moment de grâce, d'autres disent plénitude, un moment fugace d'harmonie parfaite à vivre absolument au présent. Comprenez-vous ? Au présent. L'art de vivre, c'est ne rien attendre passivement. Il faut travailler, provoquer le destin, défier le bonheur, sans répit, le chercher obstinément. Le créer. Pour soi, pour les autres. C'est passionnant, vous ne le pensez pas ?

Elle soulignait ses propos de gestes précis, d'intonations persuasives, d'un certain sourire presque heureux.

Cette rencontre plaisait à Pierre, il oubliait de partir. Son embarras s'était dissipé et il s'enhardit à dire qu'elle avait de la

chance, une chance contagieuse même puisqu'il se sentait tout ragaillardi. A peine s'était-il exprimé que l'ombre de l'absent traversa son esprit. Une veuve avait-elle de la chance? « Encore un impair », songea-t-il en cherchant le fil du dialogue. Le mieux était d'interrompre là cette suite de maladresses.

— Je vous remercie de... ce moment, fit-il à voix basse, puis-je vous demander quand vous me donnerez des nouvelles?

— Je vous invite à dîner dans une semaine, dit Claudia, soyez aimable, manger seule m'est pénible.

C'était la première fois que la jeune femme laissait apparaître un semblant de peine. Pierre, tout interloqué, promit de revenir. Ce serait jeudi prochain.

Pierre Dumont rencontrait Claudia lorsqu'il se rendait chez son ami Claude, trois ou quatre fois par an. Les deux hommes rentraient d'une assemblée ou de ces fameuses répétitions de théâtre et ils riaient des calembours qu'ils avaient entendus. La jeune femme les recevait gentiment, leur servait un verre, puis elle disparaissait au premier étage. Elle travaillait: on entendait vaguement la musique et la voix, une, deux, trois, une... La danse occupait ses loisirs, ses contacts avec les gens du village s'en trouvaient réduits à la portion congrue.

En rentrant de chez M<sup>me</sup> Charpentier, Pierre s'arrêta au café, histoire de mettre de l'ordre dans ses idées. Il en éprouvait un urgent besoin! Sa visite le tourmentait à cause des bévues qu'il venait de commettre.

Le président de la chorale, seul à une table, l'invita:

— Tu as des nouvelles?

— Pas encore, dit Pierre, j'en aurai la semaine prochaine.

Une certaine effervescence régnait dans la petite salle. On venait d'apprendre les fiançailles du fils du boucher avec une Noire.

— Ah, le coquin, disaient les hommes affriolés, il nous avait caché sa conquête!

On se crut rapidement dans un corps de garde : histoires grivoises et remarques salaces fusèrent dans les rires.

Soudain, Pierre Dumont se leva et quitta le café. Il se rappelait les bobards colportés sur le compte de Claudia, sa visite de ce soir, la dignité de cette femme et sa générosité pour ces mêmes gens qui lui avaient nui. Il était écoeuré, malheureux, en butte à des sentiments contradictoires, toujours aussi honteux de sa gaucherie chez Claudia.

Il avait encore neigé. Le village se faisait beau avec ses grosses maisons ancrées dans la neige, ses sentiers à peine marqués entre les sapins lourds, ses petites lumières jetées aux façades. Pierre marcha longtemps, faisant de grands détours. Un train lent s'ébranla sous le nez de la gare dans un bruit de ferraille gelée. Ce fut enfin le silence et on vit mieux les étoiles.

Le jeudi soir, à l'heure du dîner, les paysans poussaient leurs luges chargées vers la laiterie quand Pierre Dumont se présenta à la porte de la veuve. Elle le fit entrer. La table dressée dans la grande cuisine comportait trois couverts, ce que le visiteur remarqua d'un coup d'œil.

— J'ai une surprise pour vous, dit Claudia en guise de bonsoir. Une de mes grandes élèves est venue.

Du premier étage, une toute jeune fille dégringolait les escaliers.

— Bonsoir Monsieur, dit-elle, je vous prie d'excuser ma tenue, nous travaillons.

Elle portait un peignoir, disparut, revint sans bruit, habillée d'une grosse jupe de laine et d'un chemisier. Pierre observait Claudia Charpentier, élégante dans une robe bleue. Elle servait le repas en psalmodiant : « Tout le monde à table, les vieux, les enfants, les soldats, les théâtres, les impresarii, les requins, les critiques de tout poil... y'a d'la pâtée pour l'univers ! » Les convives riaient, la maîtresse de maison riait. On mangea de bon cœur.

La conversation allait de l'impresario affairiste que Claudia n'aimait visiblement pas aux situations rocambolesques des tournées en province. Là, il fallait se débrouiller dans des coulisses indignes de ce nom, sous une ampoule électrique vagabonde au bout d'un fil, dans les courants d'air. On se trompait de costume tant les bagages s'emmêlaient. Claudia racontait en riant les péripéties de ces années folles. Un soir, n'avait-elle pas dû enfiler un costume d'Arlequin trop petit faute de retrouver le sien ! Au beau milieu de la scène, une couture craqua le long de son dos et la compagnie fut prise d'un fou rire général au moment où Claudia-Arlequin dansait le passage de la mort...

La bonne humeur tomba d'un coup quand M<sup>me</sup> Charpentier se ressaisit en soupirant :

— La mort n'est pas toujours aussi gaie.

Les convives piquèrent du nez dans leur assiette. Pierre avait remarqué, au cours de cette conversation à bâtons rompus, que la danseuse ne donnait pas de précisions sur sa vie privée. Elle parlait de son travail, des joies et des tracas des artistes, de l'esprit qui animait les ballets. Insaisissable Claudia !

— La mort n'est jamais gaie, insinua l'élève.

— J'imagine, rétorqua la veuve, que les ragots firent rage au village à propos de Claude : j'en ai eu des échos. Qu'en dites-vous Pierre ?

Le jeune homme, surpris qu'elle l'appelât par son prénom, s'ingénia à minimiser le mal. Il dit que c'était oublié... dans un village — et même en ville — les gens sont curieux, ignorants, pas forcément malveillants... Sur ces paroles lénifiantes, Claudia enchaîna :

— Je savais que cela arriverait, je veux dire la mort de Claude. Il répétait de plus en plus souvent qu'il ne supportait pas la vie. Il était trop sensible, idéaliste... Je l'ai encouragé, aidé. A la fin, la maladie aidant, je ne pouvais plus lutter assez fort. Je perdais du terrain devant sa hantise de la mort, je n'ai pas capitulé, j'ai perdu la bataille. Claude vivait dans un monde inacces-

sible et c'est mieux pour lui, je crois, d'être allé au bout de sa détermination. Je ne lui en veux pas.

Claudia essuya furtivement une larme, du bout de l'index. Les autres gardaient le silence comme un secret partagé.

— Allons près du feu, dit-elle enfin vivement en se levant.

On en vint au théâtre et à son idée. Elle demandait comme une faveur la possibilité de faire danser ses élèves en public.

— Un court spectacle en lever de rideau. Pour les petites, ce serait une émulation... elles se familiariseraient avec la scène.

Pierre Dumont la félicita et la rassura : sa proposition serait agréée, il en était persuadé.

Pour la mise en scène du « Drame sous les toits », Claudia pourrait se libérer le vendredi soir. On l'attendrait le lendemain déjà, précisa le secrétaire de la chorale et il remercia son hôtesse.

Au printemps, la pièce était au point ; tout le village se réjouissait de courir à la représentation. Les petites des ballets, comme on disait, n'y tenaient plus d'impatience.

Entre Claudia et les acteurs, les choses s'étaient bien passées. Au début, l'accueil fut compassé chez les uns, circonspect chez les autres. Très vite, Claudia les mit à l'aise et le travail commença. Ah, elle était intransigente ! « Plus exigeante que son mari » dirent maintes fois les acteurs entre eux. Elle les menait d'une main de fer, fidèle aux répétitions, reprenant inlassablement les scènes difficiles. Ils avaient le sentiment d'accomplir une œuvre d'importance. De son côté, Claudia envisageait la catastrophe sans le laisser entendre, car la mise en scène n'était pas son domaine.

Bref, on arriva à bout des écueils et l'annonce dans la *Feuille d'Avis* mentionnait le nom de la « metteuse en scène ». Suprême honneur ! C'était comme si les villageois voulaient effacer leurs médisances. D'ailleurs, leur attitude avait changé au cours de l'hiver. Leurs propos confits de louanges brossaient maintenant un magnifique portrait de Mme Claudia Charpentier. On

commençait même à chuchoter que «l'histoire de femme», c'était du côté de Claude qu'il faudrait la découvrir.

Les soirs de représentation — il y en eut plusieurs —, la salle était pleine à craquer. Le spectacle de danse fut une révélation aux yeux des spectateurs, la pièce reçut sa bonne mesure d'applaudissements. Tout le monde — des gens vinrent même de la ville — se déclara ravi. Claudia, horrifiée, remarqua les imperfections grossières livrées crûment sous les lumières trop vives de la rampe. Elle n'en souffla mot, se réjouit avec le public; de toute façon, il était impossible d'intervenir...

L'ultime soir, après le dernier rideau, acteurs, président, secrétaire — toute la chorale — mangèrent ensemble au café. Ce fut gai, on remit des fleurs à Claudia tandis que chacun veillait à remplir son verre et son assiette. L'euphorie du moment fit que la jeune veuve se sentit seule, plus seule qu'en ces nuits d'attente inutile dans sa maison vide. Elle pensait à cette allusion surprise un soir de répétition : « Son mari devait avoir une maîtresse. »

La première, elle prit congé, quitta le café sous un flot de remerciements et de félicitations truffés d'invités à revenir pour la prochaine mise en scène. Pierre Dumont lui passa son manteau en lui demandant :

— Je vous accompagne?

— Je veux bien, dit-elle.

Dehors, elle glissa son bras sous le bras de Pierre dans un geste fraternel.

— Je n'en peux plus, fit-elle.

— La fatigue, alléguait Pierre.

Elle fondit en larmes quand ils se mirent en route. Autour d'eux, le printemps fleurissait les jardins sous les vieux lampadaires de la rue principale. Leurs pas désaccordés trouaient le silence à contre-temps. Claudia marchait, toute droite, sans essuyer ses joues brillantes de pleurs. « Quelle est belle ! pensait Pierre. Tout est bien, il faut qu'elle pleure pour se guérir. » Il ne

prononça pas un mot, peiné et respectueux de ce chagrin, appuyé si légèrement à son bras.

Il faisait froid; elle frissonnait quand ils arrivèrent à sa maison.

— Venez, dit-elle, je vais allumer le feu, et puis je dois vous dire...

Papier froissé, petites bûches, grosses bûches, l'allumette. Les flammes, la lumière et les ombres dansantes sur les choses. La chaleur lentement envahissante. Magie du feu!

Claudia s'assit dans une bergère fatiguée en ramenant ses jambes sous elle. Pierre prit le fauteuil qui lui faisait face. Il ne se sentait plus un intrus comme la première fois; les rencontres de l'hiver aux répétitions et parfois en ville pour un café au bar lui avaient révélé le vrai visage de Claudia. Une grande amitié tranquille les liait.

— Nous sommes mieux ici que là-bas, dit Pierre, en pensant à ses copains du café. Ce feu est apaisant.

— Je dois vous dire... reprit-elle, comme si son idée ne l'avait pas quittée, je ne les supporte plus. Ce sont vos amis, mais je ne les sup-  
por-te plus.

Elle détachait les syllabes, véhémence.

— Je vous assure qu'ils vous aiment bien, dit Pierre.

— Ah oui, ils m'aiment, ils m'aiment!

Elle éclata d'un rire nerveux.

— Moi, je voudrais les aimer... Savez-vous, maintenant qu'ils ne disent plus de mal de moi, ils s'en prennent à mon mari. En jouant avec eux, je me suis refait une réputation comme on se refait une beauté. Eh bien, les vautours ne sont pas satisfaits, il leur faut un coupable et c'est Claude, vous entendez? Claude, ils l'accusent, je le sais. J'ai compris. Je ne veux plus les voir. Je partirai, fermerai la maison, partirai...

— Que racontez-vous? demanda Pierre étonné. Je n'ai rien entendu de tout cela. Vous vous faites des idées...



— Moi, je l'ai entendu, trancha-t-elle. Ils vous tiennent à l'écart de leurs histoires parce que vous êtes suspect en venant ici.

— Regrettez-vous ce que vous leur avez donné, interrogé-t-il ?

— Je ne sais plus, je n'y vois plus clair. Les hommes ne sont pas tous mauvais, mais ils se ressemblent. Excepté vous, Pierre, dans ce village, ils se coudoient tout le temps et ils finissent par être tous pareils, enfin... presque tous, reprit-elle.

Pierre se leva pour pousser une bûche dans le feu, elle en profita pour aller chercher une bouteille.

— Du vin de la Moselle, dit-elle, triomphante, en élevant la bouteille, la Moselle, mon pays...

Elle souriait, détendue, belle, réconciliée peut-être. «La Moselle, mon pays». Était-ce le soir des confidences? Elle raconta tout à trac son histoire, la guerre, sa mère morte, Paris, sa tante, la danse et Claude rencontré à Vienne. Elle, déracinée, sans autre patrie que la danse. La danse et la musique.

— Et ce vin, regardez-le, le vin de mon pays... Santé! Et merci à toi! dit-elle en levant son verre.

— Tu es merveilleuse, bredouilla Pierre.

Un mois plus tard, elle ferma la maison. On vit un taxi l'emmener, elle et ses valises. C'était en mai. De Paris, Pierre reçut une lettre en juin.

«Viens, écrivait Claudia, je ne veux pas être seule en juillet, j'ai trop de souvenirs dans ma tête. Ma tante est morte dans un accident de chemin de fer. J'habite près de la gare Saint-Lazare. Les trains me font peur. Je te raconterai ma patrie.»

Pierre partit sans bruit la dernière nuit de juin. Il emportait dans sa voiture une fleur cueillie sur la tombe de Claude et du vin de la Moselle.

*Anne-Marie Steullet-Lambert*